

Juste Terre!

n°141 - SEPTEMBRE 2017

www.entraide.be

Suivez-nous sur Facebook et Twitter

La récente crise des œufs contaminés au Fipronil n'est qu'une énième illustration de l'échec flagrant d'un modèle agroalimentaire industriel qui affecte notre santé, détruit notre environnement et fait disparaître le monde paysan. Plus que jamais, Entraide et Fraternité est convaincue qu'une autre agriculture est possible. Celle-ci doit intégrer les concepts écologiques à ses pratiques, mais aussi tenir compte des dimensions socioéconomiques des systèmes alimentaires afin de les rendre vraiment durables. Une démarche déjà entamée par nombre d'agriculteurs, chez nous et ailleurs...



Édito

Pour une écologie de l'espérance

C'est devenu, hélas, un titre annuel de la presse : le « **jour du dépassement** » correspond à la date de l'année où l'humanité a consommé l'ensemble des ressources que la planète est capable de régénérer en un an. En 2017, cette journée tombait le 2 août mais si toute la population mondiale consommait comme les Belges, elle tomberait... le 1^{er} mars !

Ce calcul est **interpétant** ... et **désespérant** : puisant de manière irréversible dans les réserves naturelles de la Terre, notre humanité « prométhéenne » **vit à crédit, saccageant frénétiquement une nature dont elle est pourtant dépendante.**

Face à ce que d'aucuns qualifient déjà de « suicide à grande échelle », face à tant de raisons objectives de sombrer dans le pessimisme le plus noir, **comment néanmoins garder espoir ?**

Dans son *Petit traité de l'espérance à l'usage des contemporains*¹, le frère Adrien Candiard nous propose **le prophète Jérémie comme un modèle d'espérance** : en 587 av JC, Jérusalem va mal, le peuple hébreux est soumis par le roi de Babylone qui prend la ville et détruit

le temple. Étonnamment, Jérémie prêche la défaite et la soumission... mais c'est pour mieux annoncer que **Dieu va tout recréer à partir de rien !**

Ce que Jérémie nous dit là, c'est que **face à la catastrophe, l'espérance ne réclame pas un optimisme béat, mais de la lucidité et du courage !** De la lucidité pour sortir du déni, et du courage pour se retrousser les manches, pour agir à son niveau en tant que citoyen responsable et solidaire. Pour accepter aussi les renoncements indispensables dans l'optique du bien-être de tous.

Espérer, c'est donc **croire que Dieu nous rend capables de poser des actes d'amour, lesquels construisent, dans notre monde déjà, l'éternité et le Royaume de Dieu.** Et une « **écologie de l'espérance** », telle que tant d'entre vous la pratiquent déjà, passe par une **rencontre avec le Dieu du présent**, celui qui ne se rencontre que **dans la vraie vie, le vrai monde.** Ce monde que nous espérons tellement changer !

■ **François Letocart**
chargé de communication



1. *Veilleur, où en est la nuit ? Petit traité de l'espérance à l'usage des contemporains*, éditions du Cerf 2016. Prix des Libraires Religieux 2017

Pour que la Terre tourne plus **JUSTE !**

Alors que la République Démocratique du Congo vit un difficile processus de transition politique et que les élections présidentielles peinent à être organisées, la province orientale du Sud Kivu est toujours en proie à des tensions. Milices diverses, « coupeurs de route » et exploitations incontrôlées des « minerais du sang » font hélas toujours partie du quotidien des populations. Ces dernières, regroupées en comités et en coopératives, s'organisent toutefois pour redynamiser une agriculture dont le développement reste vital.

Les journées champêtres, le rendez-vous de la paysannerie congolaise

Assurer la sécurité alimentaire par une agriculture respectueuse de la terre et de ceux qu'elle nourrit, telle est la mission principale du Comité Anti-Bwaki (CAB). Retour sur les dernières journées champêtres organisées dans le Sud Kivu autour d'une distribution de prix, d'échanges et de plaidoyer auprès des autorités.

Venus des collines du Sud Kivu, des alentours de Bukavu et même du Burundi, agriculteurs, éleveurs et artisans franchissent joyeusement l'enceinte d'une école de Walungu pour y exhiber trois jours durant les fruits de leur travail.

Des paysans mués pour la circonstance en danseurs traditionnels s'entraînent en formant les rares jeunes tandis que les paysans, regroupés en comités ou coopératives, aménagent leurs étals. Le ciel est plombé, la chaleur accablante mais rien n'arrête leur ardeur. Chèvres, moutons et vaches sont rassemblés pour valoriser la mise en stabulation, permettant de récolter les précieux excréments et d'éviter les vagabondages. À proximité, un élevage de poissons tilapia, des champignons sous tente, des mini-cultures à étages et autres nouveautés.

Les danseurs entrent en scène en chantant : « Ne quittez pas vos villages. » Mais l'appel a-t-il des chances d'être entendu ? « *Les paysans fuient les campagnes à cause de l'insécurité et des exactions des milices locales. Et l'aide humanitaire a importé indirectement la famine, en réduisant*

la demande de production agricole, avec une pression sur les prix. », expliquera Bosco Muchukiwa, directeur de l'Institut Supérieur du Développement rural de Bukavu. Responsable pour l'archidiocèse du secteur santé au Sud Kivu, Maria Masson confirme la montée inquiétante de la malnutrition, pointant aussi l'accent mis sur l'urgence au détriment du développement durable. « Pourtant, avec un sol aussi fertile, nous devrions manger trois fois par jour et exporter... Il faut repenser le développement rural, réorienter les soutiens *financiers, et sensibiliser, former davantage* », nous dira encore le responsable de l'institution universitaire.

Un secteur vital

« **L'agriculture devrait être la première activité de santé. Le paysan doit précéder le médecin** », c'est là le credo de Pierre Rabhi tout comme celui d'Entraide et Fraternité. D'où l'importance de mettre à l'honneur les métiers de la paysannerie comme ici.

Sous les toiles de plastic bleu s'alignent oignons rouges, sacs de farine ou de riz, haricots multicolores, plants

« Ne quittez pas vos villages », scandent les danseurs aux paysans.





Les animaux dans une étable, c'est l'assurance d'avoir du fumier pour les champs.

élancés, courgettes géantes, ignames, manioc ou choux de taille impressionnante... sous les yeux ébahis des chalands. Les produits phares seront examinés par un jury, les autres proposés au marché.

Une femme, tout sourire, présente son vin d'ananas, une belle trouvaille à côté de l'élixir de canne à sucre. D'autres proposent des légumes oubliés. Plus loin, un forgeron travaille à l'ancienne. A l'instar de cet homme d'âge mûr, fort d'une longue expérience, qui propose une pommade miracle à base de 54 plantes, traitant aussi bien 25 maladies graves que des piqûres de moustique. Un trésor enfoui à relayer et exploiter, espérons-le, par le pharmacien spécialisé du Bureau diocésain des œuvres médicales, disposant d'une unité de fabrication à Bukavu.

La fierté et la joie se lisent sur tous les visages. Combien il est important de leur offrir cet encouragement à l'heure où le Congo traverse une crise politique profonde, qui risque d'aggraver l'exode rural. Sans parler des maladies ravageant les cultures de bananes et de manioc.

Une farine savoureuse à haute valeur nutritionnelle

Au Burundi voisin, la vie est devenue difficile, voire intenable, depuis le coup de force du Président Nkurunziza. « *Si on parle contre le pouvoir, on risque de disparaître la nuit. Les tueries sont légion dans les collines comme à Bujumbura. Il y a des fosses communes partout* », confie un Burundais exilé, extérieur à la délégation. Les ONG sont surveillées à la loupe. Et, comme les entreprises ou les commerçants, obligées de déposer leurs fonds à la banque centrale du pays. « *Sinon, on ramasse les cadavres le lendemain matin* », chuchote notre source.

Quant aux producteurs burundais présents, ils peuvent se targuer d'une innovation alimentaire particulièrement intéressante. Si les Africains de la région aiment le goût du manioc, il en est autrement pour le sorgho et le soja, pourtant nettement plus protéinés. Alors, certains ont eu l'idée de les marier dans une composition riche et savoureuse - 40% de maïs, 24% de sorgho, 24% de soja, 10% de blé et 2% de sésame - avec l'avantage d'associer légumineuses et céréales. Les curieux viennent voir. Sitôt exposée, la farine améliorée se vend « comme des petits pains ».

Une paysanne veuve, modèle de débrouillardise, a décidé de ramener au pays des semences de courge géante. Un autre a observé la fabrication de machettes :

« pourquoi pas nous ? », s'est-il dit avant de repartir, avec une piste de travail possible. « *Notre but est de favoriser les échanges de savoir-faire et les synergies entre partenaires* », explique le coordinateur régional des Grands Lacs d'Entraide et Fraternité.

Une créativité à encourager

Beaucoup attendent impatiemment la remise des prix du dernier jour. Peu de surprises toutefois : la plupart des récompenses vont aux plus gros maniocs ou ignames, au plant de haricot le plus grand, etc.

La transmission d'un savoir-faire ancestral comme les innovations écologiques ou nutritionnelles ne mériteraient-elles pas elles aussi de rentrer dans la cour des challengers ? Une reconnaissance constitue un bras de levier démultiplicateur.

Appel aux autorités

Le cri est unanime : les « tracasseries » - entendez les taxes infligées sur les routes ou à l'entrée des marchés - découragent les paysans dans l'écoulement de leur production. Certains y laissent jusqu'à 70%. Par ailleurs, dans une région hélas pas oubliée des lobbies de l'agrobusiness, le CAB et ses partenaires plaident en faveur de l'agroécologie.

Avec des accents d'encyclique *Laudato Si*, l'administrateur territorial de Walungu admoneste : « *L'homme a cru les possibilités de croissance illimitées. Il a provoqué le réchauffement climatique et commencé à détruire la terre, creusant ainsi sa propre tombe...* », avant de conclure de façon plus concrète, à la congolaise : « *Mieux vaut manger des choux et des mangues sains que du vin pollué* ». Un vaste chantier à soutenir !

■ **Béatrice Petit,**
Journaliste

Le CAB (Comité Anti-Bwaki) a été créé par différentes organisations en 1965 pour lutter contre le Kwashiorkor (malnutrition infantile), appelé *Bwaki* en langue bantoue de la région de Bukavu. Un fléau dans les années post-indépendance, marquées par l'insécurité. La mission du CAB s'est ensuite élargie à l'amélioration des conditions de vie en milieu rural dans plusieurs territoires du Sud Kivu.



Une vache peut changer radicalement une vie de femme.

Une femme ne pouvait pas élever une vache ! Le CAB a changé cela.

Jeannette, vice-trésorière de la coopérative du marais de Cisheke : « Je cultive et j'ai un élevage. Le fumier me permet de produire plus. Avec ces revenus supplémentaires, je fais étudier mes enfants. J'en ai qui sont déjà gradués et licenciés. Je suis la première femme, ici, à avoir eu une vache. Les gens ne comprenaient pas ce qu'une femme pouvait faire avec une vache. Son premier veau, je l'ai donné pour rembourser mon crédit. Au début, j'avais peur de ne pas savoir m'occuper de la bête. Mais avec les formations, tout s'est bien passé ! Je la soigne et je la traite sans problème et cette vache a vraiment augmenté mes revenus. En me regardant, d'autres femmes ont voulu une vache et les hommes ont compris que les femmes pouvaient avoir une vache. Ce n'était pas évident parce que la coutume interdit aux femmes de toucher le pis et donc de traire. Au début, les hommes ne

voulaient pas boire le lait que je tirais ! Mais quand les animateurs du CAB ont bu mon lait, ils ont démystifié ça et aujourd'hui, dans notre communauté, tout le monde boit le lait tiré par une femme. Quand on y repense, on en rit ! »



Jeannette

Crédit rotatif de vache

Les partenaires d'Entraide et Fraternité - dont le CAB - octroient en « crédit rotatif » une vache (ou une chèvre). Son premier veau doit être donné à une famille qui n'a pas encore de vaches. Ainsi se rembourse ce crédit. La famille bénéficiaire de ce premier veau va le faire grandir, et à son tour, donner son premier petit à une autre famille et ainsi de suite.

La vache constitue non seulement une source de revenu avec la vente du lait, une source d'engrais grâce au fumier qui nourrit des terres au bord de l'épuisement, et, enfin, une sorte de carnet d'épargne puisqu'un veau ou une vache peut être vendu en cas de besoin d'argent.

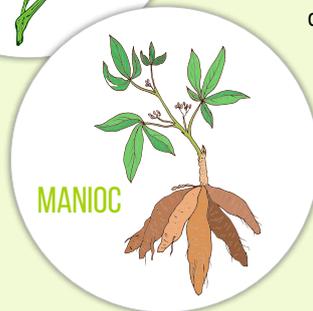
Le CAB, le Comité Anti-Bwaki, partenaire d'Entraide et Fraternité depuis plus de 30 ans, est actif dans la région du Bushi au Sud Kivu (est du Congo).

Le CAB, rayonne dans 318 villages du Sud Kivu et accompagne 22 comités de développement, 16 groupes de femmes, 30 associations de producteurs et 10 000 écoliers autour de Bukavu et dans ses bidonvilles. On estime qu'environ 400 000 habitants sont concernés par son action.

RIZ OU MANIOC ?

Depuis quelques années, dans la région du Bushi, la production de manioc est en baisse parce que la plante est attaquée par une maladie qu'il est difficile de traiter.

Le CAB a introduit la culture de riz dans la région en 2010. Avant, les congolais du Sud Kivu consommaient uniquement du riz importé.



Les deux grands avantages du riz, c'est qu'il est plus nutritif que le manioc et qu'on peut faire deux ou trois récoltes par an, alors qu'il faut attendre neuf ou dix mois pour que le manioc arrive à maturité.

Il faut trois ans de formation et d'accompagnement pour qu'une personne soit autonome et maîtrise la culture du riz comme Roseline.



Roseline

« Il y a peu, nous mangions du riz importé. Maintenant, je produis plus d'une tonne de riz par récolte ! »

Roseline, membre de la coopérative du marais de Cisheke : « Le CAB a introduit la culture du riz dans la région il y a quelques années. Il y a peu, nous mangions du riz importé. J'ai été formée à la culture de riz et je fais du maraîchage. Aujourd'hui, je travaille sans souci douze carrés de riz, ce qui représente une production de plus d'une tonne de riz paddy par récolte et il peut y avoir deux ou trois récoltes par an. Je vends le riz, et grâce à ces nouveaux revenus, mes enfants étudient. J'en ai deux qui sont à l'école secondaire et un qui est devenu vétérinaire.

Grâce à mon activité agricole, nous avons construit une maison en dur. Et avec la vache que j'ai eu à crédit, j'ai pu financer le mariage d'un de mes enfants en vendant un veau. Aujourd'hui, mes enfants mangent, s'habillent, étudient et se marient, bref la vie continue mais en mieux !

Le fumier de mes vaches fertilise mes parcelles et je pense que je serai capable de cultiver douze carrés de riz en plus ! Avant, mon mari ne participait pas. Maintenant, il cultive avec moi ! »

■ Propos recueillis par **Jean-Yves Buron**

Le CAB propose formation et accompagnement dans différents domaines : agroécologie, activités d'épargne-crédit, activités génératrices de revenus, structuration, gestion et accompagnement de coopératives, transformation et commercialisation, etc. Le CAB coordonne aussi des chantiers communautaires : écoles, adduction d'eau, centre de santé, etc.

La coopérative du marais de Cisheke (région de Bukavu) a développé son activité autour de la culture de riz et de la production maraîchère. Le CAB a introduit la culture de riz dans la région en 2010 pour pallier la baisse de rendement de la culture de manioc, victime d'une maladie détruisant la plante.



Jacques Delcourt

Une lumière dans les ténèbres

Trois semaines. Nous avons passé trois semaines du mois de juillet pour aller **à la rencontre de nombreuses personnes au Burundi, au Congo (Sud Kivu) et au Rwanda**, parmi les groupes de populations soutenues par Entraide et Fraternité.

Entraide et Fraternité avait demandé à **des témoins de chaque diocèse belge francophone** d'aller à la rencontre des responsables et des membres d'associations soutenues par les **collectes de Carême** dans cette région dite des Grands Lacs. Pour le diocèse de Namur-Luxembourg, votre serviteur était du nombre, diacre volontaire et bénévole.

Une impression générale

Cette impression est double : d'abord, un sentiment de malaise, de désespoir devant tant de pagailles (plus dans un pays que dans les autres), de laisser-aller, d'absence de structures, de pauvreté, voire de misère. On reçoit tout cela comme **un coup de poing violent dans la tête, dans le ventre**. Les bras nous en tombent. Mais, dans un deuxième temps, **une lumière brille dans les ténèbres. Un germe semble pousser dans l'improbable : les associations qu'Entraide et Fraternité soutient font littéralement des miracles !**

Les paysans qui veulent bien mettre leurs pas dans ceux de leurs guides voient leur vie changer. Les cultures ont un meilleur rendement, les enfants peuvent aller à l'école, les responsabilités des maris et des femmes se transforment.

En ayant une expression crue : *« Oui, l'argent (parfois la piécette) que l'on met dans le panier aux collectes de Carême est bien utilisé et ouvre **des perspectives de bonheur à des enfants, des hommes et des femmes qui sont faits de la même chair que vous et moi** »*. Un exemple clair et concret : grâce à Entraide et Fraternité qui soutient des projets, la cultivatrice ne récolte plus 100 kg de haricots mais... 700 kg !

Ceci dit, il faut des jeunes de plus de 50 ans comme nous pour supporter toutes les conditions du voyage, les routes qui n'en sont pas, un logement sans eau - voire sans électricité -, de la poussière dans les yeux, le nez, la bouche et tous les pores de la peau...

Quand nous posons les pieds sur le tarmac de Zaventem, **nous avons une autre vision du monde qui doit tourner plus juste.**

■ Jacques Delcourt, bénévole Entraide et Fraternité

Le travail d'Entraide et Fraternité ouvre des perspectives de bonheur pour tous.



La transition agroécologique : et si on en faisait tout un fromage ?

Agriculteurs passionnés, aujourd'hui retraités, Guy et Anne-Marie Grodent géraient une ferme laitière à Burnenville, dans la région de Malmédy, avant que leur fils Raphaël ne reprenne le flambeau en 2014. Pionniers dans l'âme, ils ont choisi la conversion de leur exploitation en bio, il y a plus de 40 ans.

Très tôt conscients de l'impasse dans lequel le modèle agricole conventionnel les menait, Guy et Anne-Marie Grodent ont choisi la **conversion de leur exploitation en bio**, il y a plus de 40 ans. **Précurseurs**, ils ont aussi très vite opté pour la transformation d'une partie de leur production laitière en fromages, avec lesquels ils ont connu un grand succès. Engagés auprès d'Entraide et Fraternité, Guy et Anne-Marie sont partis en 2013 au Brésil dans le cadre d'un voyage-relais à la rencontre des partenaires de notre association. Ils ont pu y tracer des parallèles entre le vécu des petits agriculteurs du sud et du nord de la planète, confrontés à des défis pas si différents que ça.

Juste Terre ! : Parlez-nous de votre parcours d'agriculteur et notamment de votre choix de changer votre mode de production...

Guy Grodent : Notre ferme, composée de pâtures et de cultures, est une ferme familiale existant depuis plusieurs générations. Encore gamin, j'y travaillais aux côtés de mon père. En 1974, lorsque j'ai perdu mon travail, mon épouse et moi-même avons décidé de reprendre l'exploitation, et nous l'avons directement **orientée vers l'agriculture biologique**. En fait, **nous n'avons connu que ça !**

À l'époque, nous avions, en effet, assisté à un congrès de « Nature et Progrès », et il nous était apparu évident que c'était comme cela qu'on voulait travailler : nous voulions **faire un vrai métier d'artisans** alors qu'à l'époque (et encore aujourd'hui !), on ne parlait que de « moderniser » l'agriculture à coups de crédits, de machines et d'intrants chimiques. Nous avons décidé aussi assez vite de transformer nous-mêmes notre lait en fromages. Nous voulions **diversifier nos revenus pour être plus autonomes**, mais nous voulions aussi **retrouver le plaisir du contact direct avec la clientèle**.



Guy Grodent



Anne-Marie Grodent

Les paysans que nous avons rencontrés au Brésil font aussi ce choix et avec les mêmes motivations. Toutefois, il me semble que, dans ce pays, **la dynamique est plus grande** : dans les coopératives que nous avons visitées, il y avait parfois plus de 60 agriculteurs alors que nous, au début, on était deux et à peine dix agriculteurs bio pour toute la Wallonie ! À l'époque, il fallait presque se cacher quand on travaillait comme nous...

En 2014, nous avons pris notre retraite en tant qu'exploitants : la production de fromages a été « transférée » dans une ferme voisine et notre fils Raphaël a repris le flambeau au niveau de l'élevage. En collaboration avec **un groupement de petits producteurs**, il propose des colis de viande bio vendus en circuit court et dans un magasin commun.

Juste Terre ! : Comment jugez-vous votre profession aujourd'hui ?

Guy Grodent : Je ne veux pas juger mes collègues et les choix qu'ils posent, mais je constate qu'ils sont **de plus en plus seuls et de plus en plus incompris par le public**. Pour moi, il faut **en revenir à des petites structures**. Ce sont elles qui représentent l'avenir : en effet, ce sont elles qui sont les plus résilientes, et qui pourront donc s'adapter et survivre.

Il est également primordial de **recréer du lien**, entre les professionnels et avec les consommateurs. Le métier d'agriculteur, en effet, c'est **une responsabilité envers la terre, les plantes, les animaux mais aussi les hommes**. Et le projet d'une agriculture durable, économique, écologique et sociale devrait être l'objectif de tout paysan qui se respecte. En Belgique, au Brésil ou ailleurs...

Juste Terre ! : Qu'implique un processus de transition agroécologique comme le vôtre en termes de changements au niveau de la mentalité de l'agriculteur ?

Guy Grodent : Il convient tout d'abord d'**abandonner le sacro-saint objectif de productivité et de maximisation des rendements**, pour gagner plutôt en **efficacité** et en **autonomie**. Cela peut signifier, par exemple, de viser l'autonomie fourragère, la diminution de la taille du troupeau afin de respecter un chargement à l'hectare équilibré ou encore d'éviter de surinvestir dans les outils.

Mais le plus important, c'est de **viser à retrouver la dignité**. Et pour cela, il faut s'entourer de gens. On ne peut, en effet, pas vivre dignement le métier d'agriculteur en se contentant pour seul contact quotidien avec le monde extérieur de la vue de l'arrière du camion de ramassage de la laiterie ! Pour remédier à cela, avec mon fils Raphaël, nous avons décidé de lancer une asbl dont le but sera de **stimuler la rencontre entre producteurs et consommateurs** mais aussi avec toute personne intéressée par les enjeux de l'agriculture : le leitmotiv en sera « **devenir fermiers ensemble** » !

Juste Terre ! : Le circuit court est-il vraiment la solution ?

Guy Grodent : C'est sans doute vrai. Dans beaucoup de filières, il faudrait développer des circuits courts... pour **court-circuiter les acteurs dominants** face auxquels les petits producteurs sont impuissants !

Dans cette optique, la transformation du lait à la ferme, comme nous la pratiquons ici, est une piste évidente. Lors de notre visite **au Brésil**, nous avons pu constater que de nombreux projets suivaient la même logique, par exemple la transformation des récoltes de fruits en jus, marmelades et autres fruits séchés... qui se vendent bien et aident les producteurs à **diversifier leurs revenus** et à **s'émanciper d'un marché mondial qui dicte sa loi**.

Juste Terre ! : Quel est le rôle du consommateur dans le processus de changement du modèle d'agriculture ?

Guy Grodent : Comme mon fils le dit sur son site internet : « **Il faut aujourd'hui des producteurs mais aussi**

des consommateurs... de qualité ! » En achetant des produits garantis bio, le consommateur peut être certain qu'il se procure des aliments bons pour sa santé, mais aussi qu'il aide une nouvelle agriculture à se développer. C'est un défi aujourd'hui que d'aider à maintenir un maximum d'agriculteurs à la terre. Le consommateur, s'il pose les bons choix, peut **collaborer efficacement à la défense de l'agriculture locale, mais aussi à la conservation et à la restauration de la biodiversité et de la fécondité du sol**.

Juste Terre ! : Comment les pouvoirs publics pourraient-ils agir pour accentuer la transition agroécologique ?

Guy Grodent : Je pense que **les pouvoirs publics ont surtout un rôle de facilitateurs**. Car moi, ce que je vois, c'est que ce sont surtout **des initiatives de terrain** qui connaissent de plus en plus de succès et **qui commencent à changer les choses**. C'est un vrai plaisir pour moi que de voir le samedi matin, les « ménagères » se presser dans notre petit magasin de producteurs pour faire leurs courses avec des produits locaux et bio. Le politique devrait pouvoir encourager ces petites structures et toutes ces initiatives porteuses d'avenir.

Bien sûr, il y a aussi des décisions à prendre à un niveau plus global et notamment **sortir les produits agricoles des accords de libre-échange et des contraintes de l'OMC**. Il faut **en finir avec les accords internationaux de libre-échange** qui imposent une politique ultra-libérale et mettent en concurrence les agriculteurs de partout. C'est un enjeu dont nos collègues au Brésil sont également bien conscients : personne, à part les banquiers et les spéculateurs, n'a à gagner quoi que ce soit dans une mise en concurrence globale des agriculteurs.

Produire localement des aliments en priorité pour ses concitoyens est sans doute un élément central pour la réussite d'une transition agroécologique de l'agriculture tant au nord qu'au sud de la planète.

■ Propos recueillis par **F. Letocart**
Chargé de communication



Il faut des producteurs et des consommateurs de qualité.



Juste Terre ! Publication commune Entraide et Fraternité asbl et Vivre Ensemble Education asbl

Siège rue du Gouvernement Provisoire, 32 - 1000 Bruxelles | T 02 227 66 80 | entraide@entraide.be | www.entraide.be | www.vivre-ensemble.be
Conception - coordination V. Martin, C. Houssiau | **Éd. responsable** A. Simonazzi | **Maquette et Impression** Snel Grafics | **Photos** Entraide et Fraternité (sauf mention contraire)
Attestation fiscale pour tout don à partir de 40 €/an. Nos deux organisations sont habilitées à recevoir des legs par testament.

Avec le soutien de
**LA COOPÉRATION
BELGE AU DÉVELOPPEMENT** **.be**

Cette publication est réalisée avec le soutien de la DGD, ce qui nous permet de consacrer vos dons au soutien direct de nos partenaires dans le Sud.

Entraide et Fraternité - IBAN BE68 0000 0000 3434 - Merci